



ATHÉNÉE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS DE GENÈVE

N^o 8 AVRIL 1979

Le numéro : 5 frs
Abonnement de dix numéros : 40 frs
Paraît au milieu de chaque mois

Ont collaboré
à ce numéro :

MM. F. Billon

J.-L. Daval

M. Dugerdil

L. Guisan

A. Ievleff

P.A. Ladame

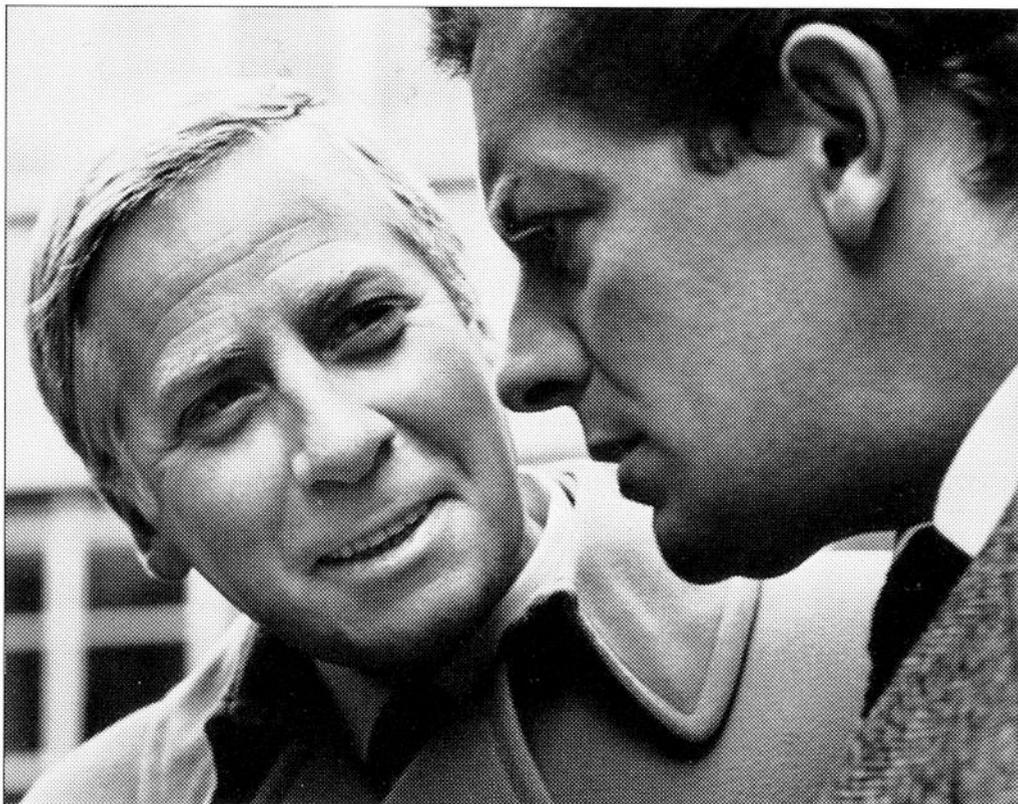
A. Meylan

J. v. Mühlénen

J. A. Mussard



Pâques 1979. «Vie et passion du Christ» (1500)
tiré de «Métamorphoses de la tapisserie» Editions du Tricorne



”Je ne travaille qu’avec des gens qui ont de l’expérience.”

Nous vous faisons profiter de notre longue expérience dans tous les domaines. En Suisse et dans le monde entier. Par exemple, en matière de placement, de gestion de portefeuille, sous forme d’aide financière pour réaliser vos projets, ou pour tout renseignement d’ordre financier.



Union de Banques Suisses



Swissair relie la Suisse à l'Amérique du Nord depuis 30 ans. Cela rapproche.

30 ans de vols réguliers Suisse-Amérique du Nord! C'est une longue et passionnante expérience, qui a permis à Swissair de faire une heureuse découverte: il n'y a pas que ses avions qui rapprochent la petite Suisse blottie entre ses montagnes, et le pays aux possibilités et aux horizons illimités. En effet, sur l'autre rive de la Grande Mare, beaucoup de choses, plus grandes sans doute ou plus audacieusement conçues, présentent d'incontestables analogies avec ce qu'on trouve chez nous, ou n'en sont pas très éloignées.

Il existe bien sûr des différences, comme vous pouvez le constater. Swissair voit dans ces différen-

ces une raison suffisante de proposer aux Suisses la possibilité de se rendre tous les jours non-stop de Zurich à New York par Boeing 747 Jumbo Jet - six fois par semaine non-stop de Genève à New York également par Jumbo Jet - tous les jours non-stop à Boston et de là à Chicago - et enfin (en collaboration avec Air Canada) tous les jours à Montréal et à Toronto, où ils ont le loisir de s'ébahir de la grandeur des choses. Et du pouvoir d'achat de notre franc.

Votre agence de voyages IATA et Swissair se feront un plaisir de vous fournir encore d'autres détails.

Our Statue of Liberty



Our Greyhound



Our Grizzlies



Our Capitol



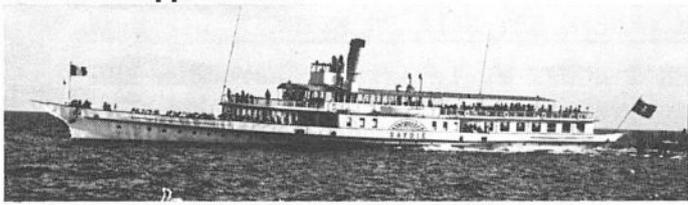
Our Rodeo



Our Jimmy Carter



Our Mississippi Steamer



Our Niagara Falls



Our Arthur Miller



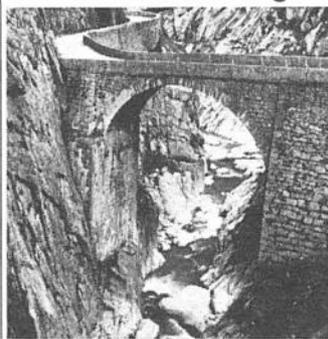
Our Real Money



Our New York Times



Our Golden Gate Bridge



Our American Airlines, our Air Canada, our Braniff, our Continental, our CP-Air, our Delta, our Eastern, our National, our Pan Am, our Northwest Orient, our TWA, and our United:





AU SOMMAIRE DU PRESENT NUMERO :

- Paul LADAME : *Editorial*..... 3
 - Alexis IEVLEFF : *Biogaz ; Agriculture biologique : Faisons le point*... 5
 - J.-M. BESSON : *Extrait d'une conférence faite à Chandins*
 - Louis GUISAN : *Les Causes du Gigantisme législatif et administratif*... 7
 - Jean-Luc DAVAL : *Jeunes Sculpteurs de Genève* 11
 - Alexandre MEYLAN : *L'Atelier*..... 12
 - Marc DUGERDIL : *Survol de l'Afrique du Sud* 15
 - *Echos des précédentes manifestations :*
 Classe des Beaux-Arts
 Classe de l'Industrie et du Commerce
 Classe de l'Agriculture et de l'Art de Vivre

-----ooooooooo-----

A L'AFFICHE DE L'ATHENEE :

7 mai *Les trois Classes :*
20 h.30

LA FACE CACHEE DE LA TELEVISION

Avec MM.

---- René BERGER, directeur du Musée cantonal des Beaux-Arts, Lausanne
---- François BILLETDOUX, auteur dramatique, Paris.

23 avril
20 h.30 *Classe de l'Agriculture et de l'Art de Vivre*

LE BIOGAZ : FAISONS LE POINT

Avec la participation de M. Marcel ISMAN, professeur à l'Institut national agronomique, Paris-Grignon ; et d'autres spécialistes.

21 mai LA VOCATION INTERNATIONALE DE GENEVE EST-ELLE UN MYTHE ?

Avec le pasteur Willem A. VISSER 'T HOOFT et le prince Sadrudin AGA KHAN, bourgeois d'honneur de Genève.



Editeur et Rédacteur responsable : Paul A. LADAME

Rédaction et administration : Palais de l'Athénée,
2, rue de l'Athénée, 1205 Genève - Tél. (022) 20 41 02

Imprimerie : Studer SA, 5, route des Jeunes
1211 Genève 26 - Case postale 228

Abonnements Suisse : 10 numéros: Fr. 40.—

Abonnements Etranger : Veuillez demander le tarif de l'envoi à la Poste.

Compte de chèques postaux N° 12-6680 Genève

LA SOCIÉTÉ DES ARTS DE GENÈVE, fondée en 1776, comporte trois Classes :

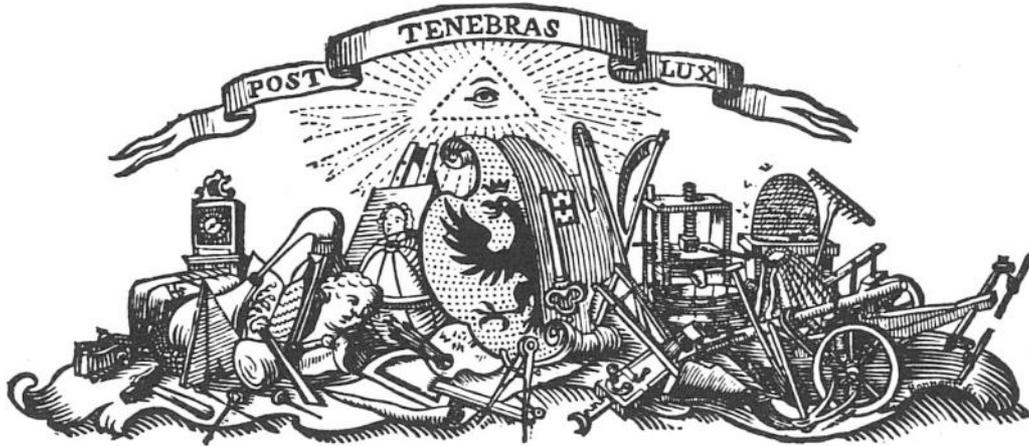
- Agriculture et Art de Vivre;
- Beaux-Arts;
- Industrie et Commerce.

SON SIÈGE EST AU PALAIS DE L'ATHÉNÉE
2, rue de l'Athénée, CH - 1205 Genève
Tél. (022) 20 41 02



Les articles publiés dans ATHÉNÉE n'engagent que leurs auteurs et ne reflètent pas nécessairement l'opinion de la Société des Arts.

La rédaction est heureuse de recevoir des lettres de ses lecteurs. Elle n'est pas responsable des envois non sollicités.



ÉDITORIAL



ATHENEE se réjouit de constater que les sujets proposés en la Salle des Abeilles à leurs membres par les Classes de la Société des Arts, amènent semaine après semaine un public varié, intéressé, participant très activement aux débats. Dans la Salle, les questions fusent. Dans les Salons, les discussions sont animées. La presse elle-même y prend goût. Non seulement elle rend compte, avec pertinence, des débats; non seulement ses critiques et ses commentaires vont au fond des choses, malgré la hâte de l'écriture et la place restreinte, mais encore, emportés par le sujet, des journalistes, loin d'être blasés, prennent la parole pour participer activement à la discussion.

Cette participation est d'autant plus réjouissante qu'à deux reprises des orateurs annoncés se sont, pour diverses raisons, excusés au dernier moment et que les organisateurs eux-mêmes ont dû, au pied levé, les remplacer. Eh bien ! personne ne leur en a voulu. Ils n'ont même pas eu besoin de supplier : "Ne tirez pas sur le pianiste, il fait ce qu'il peut !" La bienveillance, la bonne humeur, ont régné. Signe indubitable de santé de notre Société. Signe qu'elle a un rôle à remplir. Signe qu'elle répond à un besoin. Il est même permis de généraliser : signe que les petites sociétés comme la nôtre, dont beaucoup se croyaient condamnées, à l'ère des Mass Media, ont de beaux jours devant elles. A condition de savoir s'adapter à leur mission spécifique : stimuler l'esprit d'une élite. Et non pas vouloir flatter les instincts de la masse.

Il faut avouer que, chaque fois, le conseil s'est fait entendre : "Abandonnez ! Renvoyez la séance à des temps meilleurs ! Attendez que tous les orateurs prévus puissent venir !" Nous avons décidé, Jean Mussard et moi, d'aller de l'avant malgré toutes les défections et quel que soit le motif. Car notre public vient pour participer à un échange d'idées et non pas pour applaudir (ou siffler) telle ou telle vedette. Le sujet traité le 19 mars, "Les Mass Media sur la sellette", s'est admirablement prêté à cette démonstration. Dans l'esprit des organisateurs, c'étaient les Médias comme tels, c'est-à-dire les moyens d'information, de communication de masse, qui étaient mis en discussion, et non pas ceux qui les servent. De ce point de vue, l'absence des personnalités de la télévision qui avaient été invitées n'était pas vraiment regrettable. Cela permettait de parler des principes - objectivité, responsabilité - et des concepts - élite, masse ; qualité, quantité - etc., en général, sans risquer de froisser,





sans profit pour personne, des susceptibilités particulières. Néanmoins, un bon journaliste a mal entendu. Il a écrit : " Le professeur Ladame estime que (...) les hommes des mass media sont des "pauvres types irresponsables". Grands Dieux !

Non ! J'ai dit exactement ceci : " En qualité d'avocat d'office, je plaide non coupable. Les Mass Médias sont non seulement non coupables, mais irresponsables. Les Mass Médias sont irresponsables, par définition, car elles s'adressent, comme leur nom l'indique, aux masses : c'est-à-dire à tout le monde, et donc à personne. (...) La masse qu'arrosent les Mass Médias est anonyme, amorphe, incalculable et sans visage. Je dis bien "arrosent". Vous vous souvenez du slogan de Larousse : "Je sème à tout vent." C'est ça, le travail des Mass Médias : ils sèment à tout vent, en aveugle, au petit bonheur la chance, avec l'espoir, mais sans aucune certitude , qu'il en restera tout de même quelque chose."

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ce qu'est la masse. Serge Tchakhotine, dans son livre classique, " Le viol des foules par la propagande politique", publié pour la première fois juste avant la guerre, pose comme principe que toute masse se divise en deux groupes, comportant chacun deux sous-groupes :

1. Les "violables". Ils comprennent 90% de toute masse, subdivisés comme suit :
 - a) Les pessimistes passifs (l'écrasante majorité) qui se laissent aller, sans volonté, ou mener, n'importe où ,
 - b) Les pessimistes actifs, dont le but est de démolir ce qui existe ;
2. Les "résistants". Ils comprennent les autres 10% de la masse, répartis ainsi :
 - a) Les optimistes passifs (l'écrasante majorité) qui craint la défaite et entretient l'espoir de l'éviter,
 - b) Les optimistes actifs, qui n'envisagent jamais la défaite et luttent de toutes leurs forces pour l'éviter.

Tchakhotine, qui a été le chef de la propagande de Lénine, et aussi un biologiste élève de Pavlov, appelle cela aussi: " le contingent des 55.000 et celui des 5.000". C'est, en d'autres termes, la masse et l'élite. On voit que les optimistes actifs, en fin de compte, ne sont guère plus de 500 sur 50.000, soit un pour cent.

Madame Jeanne Hersch est une optimiste active. Voilà pourquoi elle dérange les Mass Média et, d'ailleurs, n'importe quel pouvoir à cheval sur le conformisme. Le 19 mars, la Salle des Abeilles était pleine. Preuve qu'une élite a besoin d'entendre s'exprimer des opinions non conformistes et, surtout, de participer librement et activement à une discussion vivifiante pour l'esprit.

C'est un privilège, pour une société comme la nôtre, de pouvoir offrir, en l'Athénée, lieu prédestiné, une telle possibilité, alors que les Mass Media, par définition, en sont incapables. Ce n'est pas là une critique subjective, mais la constatation objective d'un fait.

Paul A. LADAME



BIOGAZ; AGRICULTURE BIOLOGIQUE; FAISONS LE POINT.

Par Alexis IEVLEFF

La Classe de l'Agriculture, dès sa création, en 1820, a toujours été à la tête du progrès dans la campagne genevoise. Charrue belge, colza, plants américains, lutte contre le phylloxéra sont quelques-uns des fleurons de son activité passée. Il est donc normal qu'au moment où cette activité reprend, après une période de pause, la Classe s'intéresse aux développements modernes. D'autant plus que ces développements touchent à l'Art de Vivre, qu'elle a désormais inscrit à son programme : c'est-à-dire, dans le cas particulier, aux problèmes intéressant l'écologie, la protection de l'environnement et l'économie énergétique.

Le 23 avril, à 20 h.30, en la Salle des Abeilles du Palais de l'Athénée, notre hôte d'honneur sera M. Marcel ISMAN, professeur à l'Institut national agronomique de Paris-Grignon, un des plus éminents spécialistes de France dans le domaine du Biogaz. La réplique lui sera donnée par des personnalités de chez nous. Le débat promet d'être instructif. D'autant plus qu'il n'y a pas encore, dans le Canton de Genève, d'installation fonctionnant au biogaz.

De quoi s'agit-il ? Le principe est simple. Un fermier qui tient des vaches utilise leur fumier pour produire de l'énergie. Le purin d'une fosse est pompé dans un silo, appelé "digesteur", où des bactéries le transforment en gaz : deux-tiers de méthane et un tiers de dioxyde de carbone, en le préservant de la lumière et de l'oxygène.

Le biogaz ainsi produit est transformé en électricité par un générateur. La production d'une ferme de quinze vaches (M. Manfred Steiner, à Montherod, près d'Aubonne) équivaut à environ 200 kWh par jour. La moitié suffit pour faire fonctionner tous les appareils électriques (ménagers et d'économie agricole) ainsi que l'éclairage et le chauffage. L'autre moitié peut être exportée. En outre, les déchets du fumier ainsi "digéré" par les enzymes forment un fertilisant naturel que l'on dit supérieur aux produits artificiels.

Le système, certes, n'a pas que des partisans. Il sera bon d'examiner tous les aspects du problème. Mais il n'est pas mauvais qu'on les discute, maintenant, dans la ville où siègent les experts de l'OPEP pour fixer des prix du pétrole savamment dosés à la limite du supportable.

UNE BACTERIE MIRACLE ?

On sait que l'azote est omniprésent dans l'atmosphère de notre Terre. Mais il n'est utile à la végétation qu'à l'état organique, et non pas de gaz, sous forme de minéral de nitrate, ou nitrite. Ce minéral est infiniment plus rare que le gaz, et c'est pourquoi toute agriculture intensive doit fournir au sol des engrais azotés produits artificiellement. Cette industrie consomme une énorme quantité d'énergie. C'est pourquoi le biogaz, sommairement décrit ci-dessus, est si actuel. Mais les recherches, bien sûr, ne se bornent pas à cela. A la fin de l'année dernière, le PNUD (Programme des Nations Unies pour le Développement), a publié au siège de l'ONU, à New York, un communiqué annonçant qu'une équipe de l'Institut





international de recherches sur le riz avait découvert aux Philippines une bactérie jusqu'ici inconnue. En se multipliant autour des racines des plants de riz, cette bactérie-miracle enrichit le sol ambiant dans une proportion de dix à vingt kilos par hectare en une seule saison de culture. Etant donné l'importance capitale du riz pour la nourriture de centaines de millions d'êtres humains, il pourrait s'agir là d'une arme décisive contre la famine. On attend avec impatience les résultats de cette équipe américaine, formée par Cornell et le Boyce Thompson Institute.

L'AGRICULTURE BIOLOGIQUE

On parle de plus en plus, depuis un certain temps, de l'agriculture dite " *biologique* ". Pour faire le point, sommairement, nous empruntons quelques passages de l'exposé, présenté il y a une année à la Station fédérale de recherches agronomiques de Changins, Nyon, lors de la séance de la Commission romande des fumures, par M. J.-M. BESSON, de la Station fédérale de recherche en chimie agricole et sur l'hygiène de l'environnement de Liebefeld-Berne. Nous nous efforcerons de faire venir à Genève, au cours de la prochaine saison, M. Besson, ou le Dr. E. BOVAY, ou un autre expert.

C'est à la " *Revue suisse Agric.* ", 10(5):159-166, 1978, que nous empruntons les lignes qui suivent :

Introduction

L'objet de cet exposé est de présenter quelques aspects de l'agriculture dite « biologique », en particulier leurs méthodes et de donner un aperçu sur les recherches entreprises dans ce domaine, spécialement par les centres officiels de recherches. C'est dans ce cadre-là que M. Vez, président de la Commission romande des fumures, m'a prié de traiter le sujet. *Il ne s'agit donc pas de comparer la forme usuelle¹ de l'agriculture avec la forme appelée biologique, ni non plus de vouloir définir la meilleure forme d'agriculture. La recherche de cette meilleure forme serait d'ailleurs vaine, car on ne peut faire abstraction des conditions climatiques, topographiques, édaphiques et économique-sociales, toute forme d'agriculture devant s'adapter de façon optimale à ces conditions.*

Qu'on me permette cependant d'apporter quelques remarques fondamentales concernant l'agriculture usuelle et l'agriculture biologique. Ces deux formes poursuivent le même but, à savoir en dernier ressort, la nutrition humaine. Toutes deux sont donc dépendantes de l'exploitation de ce qu'on appelle en agriculture la production nette, les moyens mis en œuvre visant à augmenter la fixation du flux énergétique, la vitesse de transformation de la matière impliquée dans les cycles biologiques et la quantité de cette matière. La différence résidant entre ces deux formes

d'agriculture ne se situe donc pas au niveau du but, mais au niveau de l'exploitation: « L'agriculture biologique doit aussi intervenir dans la nature, tout comme l'agriculture conventionnelle. L'agriculture biologique essaie cependant de donner une nouvelle structure aux interventions nécessaires dans la nature, ceci étant basé sur sa forme globale et écologique de pensée. Le point de départ de cette forme de pensée est de considérer l'exploitation agricole comme un tout, comme un organisme. La production agricole doit se réaliser dans le cadre de cycles proches des cycles naturels, le plus possible fermés. L'agriculteur essaie de diriger et de favoriser, par l'entendement et la compréhension, les processus vitaux dans l'exploitation agricole, dans les sols, chez les plantes et les animaux, et ainsi de laisser agir les processus naturels de régulation » (Graf, 1977). Il serait donc erroné de penser qu'agriculture biologique est synonyme de retour à la nature. Ce type d'agriculture a conscience de la complexité des écosystèmes et des limites écologiques de leur productivité; les interventions sont mesurées en fonction de cette complexité et de ces limites: la nature est exploitée, mais avec respect et en collaboration avec elle. Le terme « biologique » qualifiant cette forme d'agriculture est justifié, car dans ses méthodes de production, elle tient compte de la logique de la vie, elle agit conformément aux lois du vivant (Matile, 1971). L'agriculture usuelle a suivi au cours des années 1945 à 1975 environ, une évolution la rapprochant de plus en plus de l'industrialisation. L'aspect économique est le plus souvent le critère prédominant dans la gestion du domaine agricole, par exemple: élevages dits « industriels » des animaux domestiques « de rente ». Ces deux termes sont en soi déjà significatifs. Par cette forme d'élevage, on a, semble-t-il, réussi à rentabiliser plusieurs domaines agricoles, mais on

¹ Le terme d'agriculture « usuelle » est choisi ici pour montrer le caractère courant, habituel de la forme d'agriculture qui est la plus répandue, la plus fréquemment pratiquée, par rapport à la forme dite « biologique ». L'agriculture usuelle est également qualifiée de « traditionnelle » ou de « conventionnelle ». Ces deux termes ne reflètent cependant pas la réalité de façon adéquate: traditionnel est ce qui se transmet de génération en génération de façon pratiquement immuable; conventionnel est ce qui résulte de conventions, d'accords, ou qui est conforme à ceux-ci. Conventionnel peut aussi signifier classique, dans le sens courant, habituel, et c'est dans ce sens-là que le terme de conventionnel appliqué à l'agriculture la plus fréquemment pratiquée, s'est implanté dans le langage courant. Il n'en sera cependant pas fait usage dans le présent texte, si ce n'est dans les citations intégrales, puisque sa signification n'est pas univoque, bien que lors de l'exposé, les dénominations « agriculture traditionnelle » et « agriculture conventionnelle » aient été employées.

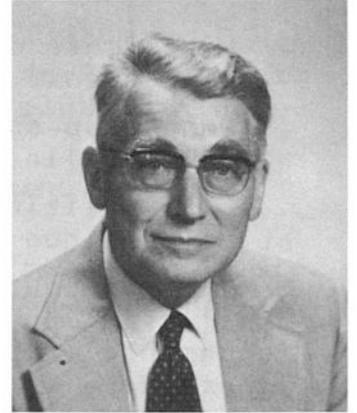
Suite à la page 10.



LES CAUSES DU GIGANTISME LEGISLATIF ET ADMINISTRATIF

Par Louis Guisan, anc. Conseiller aux Etats

M. Louis GUISAN ne nous a pas envoyé le traditionnel article précédant un débat en l'Athénée. Il a fait mieux : il nous dit : "Votre invitation m'a obligé à rédiger sous forme de texte les notes dont je me contente d'ordinaire pour un exposé public." Sa collaboration est de ce fait plus instructive encore. Qu'il en soit chaleureusement remercié.



Louis Guisan

Géant lui-même, le sujet ne peut être traité systématiquement, depuis les origines jusqu'aux ultimes conséquences. Ci-après, il ne sera que le prétexte de quelques réflexions plus ou moins décousues.

Pourquoi l'homme se sent-il mal à l'aise dans un appareil étatique gigantesque ?

Omniprésent est le pouvoir. La loi prescrit tout, ce qui est permis aussi bien que ce qui est défendu. Rien n'est libre.

Personne n'est le pouvoir. Il s'exerce sous les formes d'innombrables décisions, rendues par des fonctionnaires anonymes. Le chef responsable demeure introuvable.

L'inflation législative est une des causes du gigantisme administratif. Elle exprime des tendances profondes de la nature humaine :

- la haine que suscite n'importe quelle inégalité. La loi est le sécateur qui coupe tout ce qui dépasse.



M. Louis GUISAN, originaire d'Avenches, est né à Lausanne en 1911. Après des études à Lausanne, Berlin, Kiel et Rome, il est, en 1938, docteur en droit et avocat. Il pratique le barreau à Yverdon et Lausanne de 1938 à 1954. Puis il est, jusqu'en 1977, Administrateur, administrateur-délégué et président de la GAZETTE DE LAUSANNE ; de 1954-1966, Conseiller d'Etat du Canton de Vaud ; de 1955 à 1963 Conseiller national ; de 1963 à 1975, Député au Conseil des Etats ; 1967-1978, Président de l'Organisation des Suisses de l'étranger : nombreux voyages en Europe et outre-mer ; 1967, Membre du Groupe de travail Wahlen, puis de la Commission d'experts Furgler pour la revision totale de la Constitution fédérale ; 1970, Président du Conseil de la défense ; 1972-1976, Président du Parti libéral suisse.



- La crainte du lendemain. La loi permet de charger l'Etat de l'avenir.
- La pseudo-sagesse du Prévenir vaut mieux que guérir, au nom de laquelle l'Etat organise à n'en plus finir.

En politique, toutes ces tendances inspirent la doctrine et la pratique du socialisme.

C'est pourquoi la lutte contre le gigantisme administratif et l'inflation législative n'est qu'une étape seconde du combat fondamental, qui se livre sur le plan politique entre socialisme et libéralisme. Mais ce n'est ici ni le lieu ni le temps de débattre de politique fondamentale. Force est de s'en tenir à l'étape seconde et à quelques préceptes de conduite.

Commençons par dissiper les illusions, selon lesquelles tout irait mieux si :

- on faisait de meilleures lois, qui n'entraîneraient aucun gonflement administratif. En réalité, il n'est pas de loi, même celle sur les économies, qui puisse être appliquée sans de nouveaux locaux ni de nouveaux fonctionnaires.
- les fonctionnaires étaient intelligents et montraient plus de souplesse. En réalité, les fonctionnaires sont aussi intelligents que n'importe qui et ils ont le devoir d'appliquer scrupuleusement les lois que d'autres font;
- l'administration était capable de se contrôler et de se réformer elle-même. En réalité, on ne peut réformer un appareil dont rien ne limite l'enflure.

Contre le gigantisme administratif, il n'est de remèdes que rudimentaires :

- rationner le carburant, c'est-à-dire l'argent. Qui freine l'aggravation des impôts réduit le gigantisme;
- limiter le nombre des fonctionnaires. Non pas qu'ils travaillent trop peu - la plupart sont appliqués -, mais parce qu'ils ont pour tâche de fonctionner, donc d'étendre l'emprise de l'Etat;
- organiser, non les contrôles, mais les responsabilités. Dans l'administration, la rigueur ne se traduit pas par des admonestations, elle agit par des licenciements.

L'inflation technique est l'autre cause du gigantisme administratif.

N'importe quel progrès technique doit être discipliné. S'il ne l'est pas, la vie en commun devient rapidement insupportable. Il faut donc que l'administration s'en mêle. C'est ainsi que les progrès de l'automobile produisent plus d'agents de la circulation, ceux de l'aviation plus d'aiguilleurs du ciel, ceux de la médecine plus de laborantines et autres assistants.



Le progrès technique est l'expression concrète d'une tendance profonde de la nature humaine. Le propre de l'homme est d'aller, d'aller de l'avant physiquement, d'aller plus loin dans les connaissances intellectuellement.

Dissipons les illusions dont se bercent certains milieux de nos populations rassasiées, selon lesquelles :

- on pourrait renverser le mouvement et en revenir à une société primitive. En réalité, le mouvement vers le plus, de biens et de connaissances, est irréversible;
- le progrès est un mal, qui asservit les hommes. En réalité, il les enrichit, leur donnant plus de santé, de sécurité et de liberté.

A l'image de l'homme partagé, tout progrès ouvre un dilemme. C'est pourquoi la lutte contre le gigantisme administratif et l'inflation technique n'est qu'une étape seconde du combat fondamental, qui se livre entre le corps et l'esprit. Mais ce n'est ici ni le lieu ni le temps de débattre de philosophie. On s'en tiendra à l'étape seconde et à deux préceptes de conduite.

Le premier recommande de faire confiance au mécanisme auto-régulateur, dont l'homme est doté précisément parce qu'il est partagé. Aussi longtemps que le champ technique est relativement vide, chaque progrès est salué avec enthousiasme. Plus le champ s'encombre, plus les esprits s'inquiètent. Ainsi, les progrès techniques produisent leurs propres freins et ne manquent pas de favoriser le réveil spirituel.

Le second encourage la création de freins politiques et financiers. Dans la société communiste, chacun a droit à tout et paye pour tout. Dans la société libérale, l'homme a droit à ce qu'il paye. Il faut restaurer cet écho, entre les frais de la circulation et l'impôt sur les automobiles, entre le coût réel de la navigation aérienne et le prix du billet d'avion, entre le prix de revient de l'énergie et le tarif des services industriels. La vérité et la spécification des coûts et des prix contiennent naturellement le gigantisme administratif.

L.G.

GIGANTISME

Les études géo-politiques modernes mettent l'accent sur les dangers du gigantisme et la possibilité qu'un Etat atteigne une masse critique. Il me semble qu'il y a dans cette conception une erreur fondamentale. Un Etat, un empire, est viable par ses communications internes. L'empire romain s'est effondré en grande partie parce qu'il n'avait pas de communications instantanées. Mais l'électronique moderne utilisant les satellites (ou alternativement la diffusion des ondes par les couches ionisées de la haute atmosphère) permet une communication à la vitesse de la lumière, où les distances terrestres ne jouent absolument pas.

Jacques BERGIER

(La grande conspiration russo-américaine)



Suite de la page 6.

s'est trouvé en face de nouveaux problèmes qui en découlent directement, tels le recyclage des déjections, les risques accrus d'épizooties, etc., problèmes encore incomplètement résolus (Station fédérale de recherches agronomiques, 1977; KTBL - Symposium, 1977). De plus, le coût des solutions permettant de résoudre ces problèmes n'est généralement pas porté en compte dans le calcul de la rentabilisation des domaines agricoles en cause. La mesure dans laquelle l'agriculture industrielle est vulnérable a été démontrée par la crise énergétique de 1973. Enfin, la concentration ponctuelle de toute activité humaine ne va pas toujours sans poser de graves problèmes en raison des approvisionnements nécessaires à ces activités et du recyclage des sous-produits. Le caractère essentiel des limites écologiques auxquelles la rationalisation de la production agricole est soumise (Koblet, 1973), est aujourd'hui largement reconnu. On tend à éliminer les formes extrêmes de production, telles la rotation simplifiée de cultures, la fumure et la protection chimique des végétaux (Keller, 1975; Eidg. Landwirtschaftliche Forschungsanstalten, 1974; Weiterbildungskurs, 1975 und 1977).

Les méthodes d'agriculture biologique

Généralités

La présentation comparative des diverses méthodes d'agriculture biologique remonte au début des années 1970 (Hauert, 1972; Graf, 1973; Fritzsche, 1973; Anonyme, 1974; Graf, 1977; Dambroth et al., 1978). La comparaison la plus exhaustive a certainement été réalisée par une commission d'enquête hollandaise en 1976 (Anonyme, 1977). Des études comparatives sur la qualité des produits agricoles (comparaison agriculture biologique - agriculture usuelle) commencent aussi à paraître (Diehl et Wedler, 1977).

Le présent exposé se base essentiellement sur les travaux de Graf (1977) et de la commission d'enquête hollandaise (Anonyme, 1977).

Les méthodes bien définies et recensées dans l'ensemble des travaux cités sont au nombre de 8. Parallèlement, des associations qui se réclament de l'agriculture biologique prodiguent leurs conseils, en prenant en considération le fait que la rationalisation dans l'agriculture est soumise à des limites écologiques. Ces associations sont nombreuses aux USA et au Canada. Citons en Europe l'ANOG en Hollande, la « Schweiz. Gesellschaft für biologischen Landbau », ou même Migros-Sano en Suisse. Ces associations n'ont pas développé des méthodes particulières et cohérentes, mais elles ont prélevé dans diverses méthodes les bases de leurs directives, en fonction du biotope et des conditions économique-sociales de l'endroit où elles sont mises en application.

Les 8 méthodes mentionnées sont les suivantes: organique-biologique, biologique-dynamique, Lemaire-Boucher, Howard-Balfour, Gyrsberger, macrobiotique, végétarienne et Mazdaznan. Trois seulement reposent sur une base philosophique, à savoir l'agriculture biologique-dyna-

mique, la méthode macrobiotique et celle de Mazdaznan. Avant de les passer chacune brièvement en revue, voyons succinctement leurs points communs, soit leur but et les moyens mis en œuvre pour y parvenir.

But: « Parvenir à une production des denrées alimentaires en suffisance, saines et de haute valeur nutritive, par le moyen de méthodes de production conformes à la nature, c'est-à-dire écologiques, et simultanément tenir compte de la durabilité de la production agricole » (Graf, 1977), celle-ci passant obligatoirement par la pérennité de la fertilité du sol.

Conclusions

Dans un premier inventaire, on essaie de montrer la variété des méthodes en agriculture biologique ainsi que les buts que ces méthodes se fixent. Dans leur finalité, ces buts sont les mêmes qu'en agriculture usuelle, mais les moyens mis en œuvre pour les atteindre, sont le plus souvent différents. On rejoint donc ce qui a été dit dans l'introduction: il ne s'agit pas de trouver la meilleure forme d'agriculture, mais beaucoup plus la forme optimale, celle qui s'adapte le mieux aux conditions de l'endroit où elle est pratiquée, vues dans leur ensemble.

Dans un deuxième inventaire, on a donné un bref aperçu des recherches entreprises dans le domaine de l'agriculture biologique par des centres officiels. Le savoir, dans ce domaine, provient essentiellement des expériences réalisées au niveau de l'exploitation agricole de la pratique, par le praticien lui-même. En comparaison des recherches faites en agriculture usuelle débouchant sur des connaissances de niveau scientifique, donc exprimées en langage scientifique et ayant conduit à la mise en évidence de certaines lois, les recherches en agriculture biologique sont relativement restreintes. Le praticien de l'agriculture biologique n'en a d'ailleurs pas forcément un besoin primordial, car, sur la base de l'expérience acquise et de l'observation, il sait conduire son domaine pour atteindre les buts fixés: il l'exploite, il vit son exploitation.

Il n'en reste pas moins que l'agriculture biologique est perfectible; les questions à résoudre ne manquent pas (effets des préparations, prévention antiparasitaire, amélioration des plantes cultivées, etc.), et les améliorations doivent pouvoir être accessibles à tous ceux qui désirent en profiter. L'attitude qui consiste à poser une égalité entre agriculture biologique d'une part, et croyance, acte de foi, religion ou philosophie d'autre part, n'est pas scientifique, surtout si cette attitude est encore dictée par des préjugés ou des penchants personnels. Le problème ne réside pas dans l'apport de la preuve de cette égalité: ce travail me paraît stérile. Par contre, l'attitude qui consiste à pouvoir s'étonner et à transformer cet étonnement en une hypothèse de travail à vérifier ou à réfuter scientifiquement est certainement plus utile; elle est surtout plus digne du chercheur dans le domaine des sciences naturelles, et de façon générale, des sciences exactes. Ceci ne signifie nullement que chacun doive s'occuper d'agriculture biologique, mais l'attitude vis-à-vis de ce type d'agriculture devrait être celle d'un esprit ouvert, celle de tout chercheur, quel que soit le domaine dans lequel il travaille, s'il veut mériter le nom de scientifique.



JEUNES SCULPTEURS DE GENÈVE

Par Jean-Luc DAVAL

Dans le cadre des activités de la Classe des Beaux-Arts, le Département de l'Instruction Publique prend en charge, chaque année, une présentation de travaux émanant de l'Ecole Supérieure d'Art Visuel. L'exposition "Jeunes sculpteurs de Genève", qui s'ouvre le 26 avril 1979, à la salle Crosnier de l'Athénée, groupe donc de jeunes participants qui sont tous étudiants ou anciens étudiants d'un atelier de cette école, celui de Monsieur Alexandre MEYLAN.

Selon ses statuts, l'ESAV est une institution de niveau supérieur qui doit privilégier l'expérience et la recherche. L'originalité de son organisation vient de ce qu'elle s'efforce de répondre aux besoins créateurs des étudiants sélectionnés en leur donnant l'occasion de se réaliser dans les champs pratiques qu'ils ont élus tout en les amenant à se situer par rapport à l'histoire et au contexte de notre temps. L'ESAV n'est donc pas une école professionnelle au sens traditionnel du terme, c'est-à-dire un organisme privilégiant la communication des connaissances acquises et les adaptant aux nécessités du travail. Au contraire, l'ESAV court le risque de toujours se remettre en question - et en même temps la conception de l'art - puisque l'artiste est, par définition, celui qui justement ouvre de nouvelles possibilités, d'autres alternatives.

Dans un atelier de modelage, tout tourne autour du modèle vivant. Pendant longtemps s'y sont réfugiés les nostalgiques de l'académisme ou d'un idéalisme terrassé par les révolutions scientifiques et techniques. Or, depuis peu, la figure provoque un regain d'intérêt. En peinture et en sculpture, la figuration peut redevenir une nécessité ; elle retrouve son élan révolutionnaire, sa force de provocation. L'artiste cherche un sens à la présence de l'homme, interroge son espace...

Mais ne nous trompons pas ; les choses ne sont plus comme avant. Il n'est jamais possible de répéter le passé et pour mieux mesurer la différence, il suffit de se poser quelques unes des questions que les créateurs se sont posées entre-temps. Que faisons-nous de la sculpture ?

Elle commémorait nos hommes célèbres dans les bâtiments publics. Mais quel intérêt pouvons-nous encore porter à la longueur des moustaches et à la courbure du nez de nos héros locaux ?

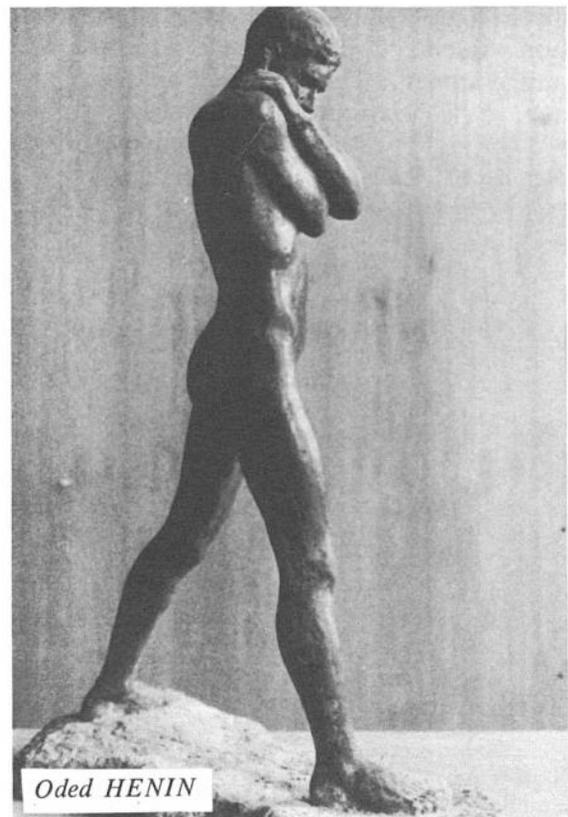
Elle illustrait les grands mythes sur les places, mais quelle population d'une ville peut encore

s'accorder sur leur signification quand nous n'obtenons plus une réponse identique à la question essentielle : "Que sommes-nous, d'où venons-nous, où allons-nous ?"

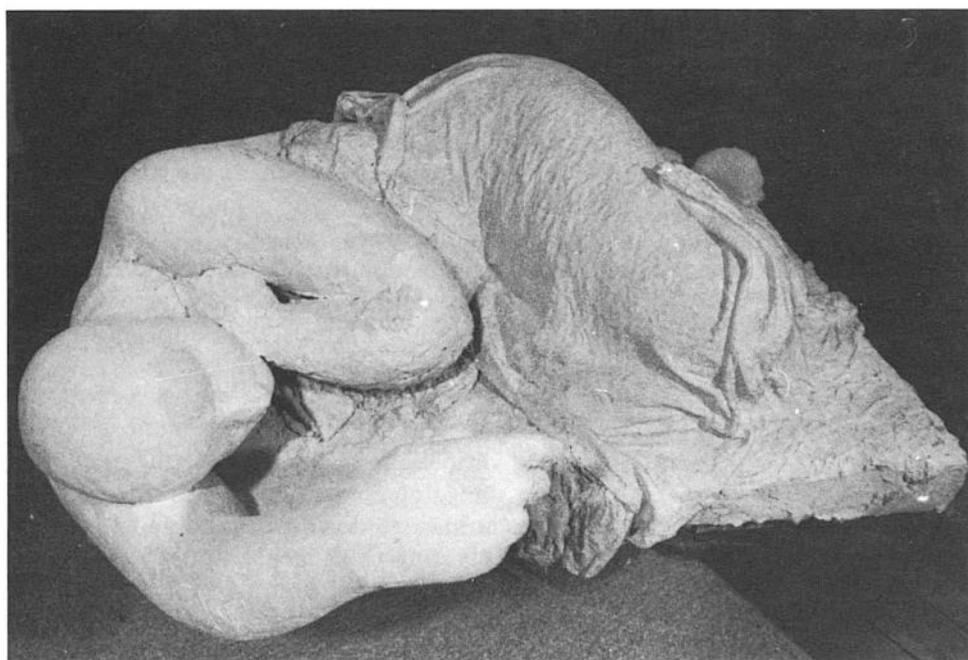
Elle occupe quelques salles dans nos musées, mais elle est souvent isolée, cassée, fragmentée et ne peut que donner la nostalgie d'un avant qui ne connaissait ni la pollution ni l'atome.

Il est toujours facile de critiquer les propositions d'un artiste. On le fera autrement si l'on a soi-même réfléchi à la signification de la représentation dans une époque qui a perdu le sens de l'homme, la mesure de son échelle, le poids des gestes les plus simples. Accepterions-nous de voir sur nos places tel grand homme brandissant son micro ou fumant sa pipe, la plus célèbre de nos femmes rajustant son écharpe ou tirant un caddie ? Ce sont pourtant leur gestes quotidiens.

Alors n'attendons pas des artistes qu'ils apportent une solution là où nous ne sommes pas capables d'en avoir. Ils ne peuvent que nous suggérer ce qu'est, ce que pourrait être l'homme aujourd'hui.



Oded HENIN

*Marianne*

DUMARTHERAY

L'atelier présenté est, parmi d'autres options d'expression tridimensionnelle de l'Ecole Supérieure d'Art Visuel, particulièrement destiné à la pratique du modelage. Son caractère essentiel est aussi déterminé par la présence permanente du modèle vivant. Dans un premier temps, il s'agit d'y exercer le sens de l'observation, la mémorisation visuelle, la connaissance du corps humain puis d'arriver à l'expression d'un langage plastique, à la pratique d'un espace à partir des motivations profondes ou de l'imaginaire de chaque étudiant.

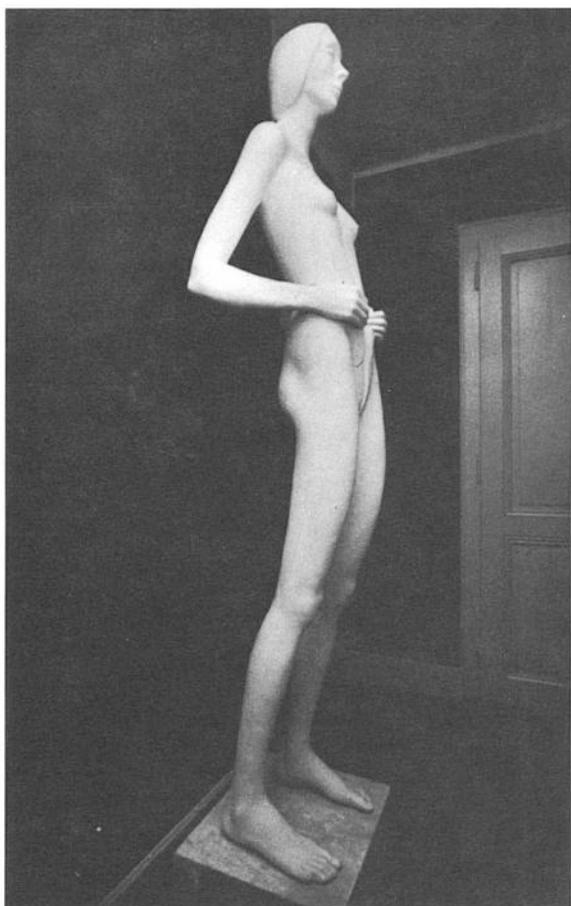
*Agathe BRUPBACHER*

Les travaux présentés à l'Athénée ont des expressions très différentes mais pourtant un dénominateur commun : l'être humain, éternelle interrogation ! Depuis les temps les plus reculés, la figure a été représentée et traduite sous toutes ses formes. Son exploration est devenue difficile. Quelle que soit son écriture, elle reste, semble-t-il, source constante d'intérêt. Si elle peut exprimer la solitude et l'angoisse, ou le désarroi de notre époque, elle peut également traduire des qualités instinctives souvent oubliées : la sensualité, la force, la tendresse. La figure peut également apparaître comme l'objet de la recherche d'un langage commun qui, depuis le début du siècle, avait été abandonné, rejetant l'artiste dans sa tour d'ivoire.

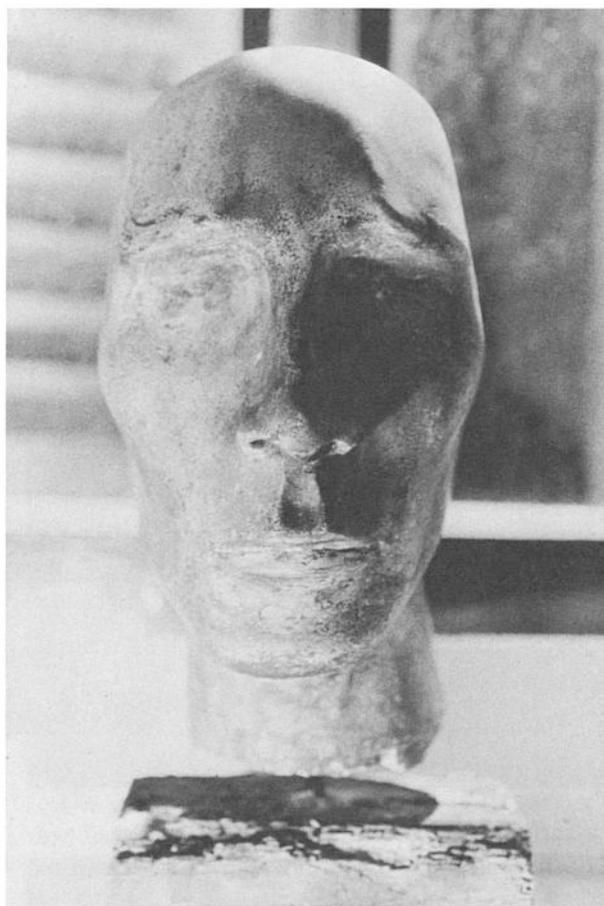
Sur le plan technique, les moyens sont simples. Qui ne connaît la manipulation de l'argile, permettant une réalisation rapide aussi bien qu'une oeuvre de longue haleine ? Le modelage peut toutefois n'être qu'une première étape. Viendra, ensuite, le moulage en plâtre qui permettra la reproduction de l'original. Puis, dans ces moules, seront coulés des matériaux divers : le bronze (hélas très onéreux, qui oblige à avoir recours à un fondeur spécialisé), les ciments, les polyester qui sont réalisés dans le cadre de l'atelier de modelage et qui correspondent souvent à la finalité recherchée.

L'exposition montre également de nombreux dessins comme le corollaire constant du travail du sculpteur.

Alexandre MEYLAN

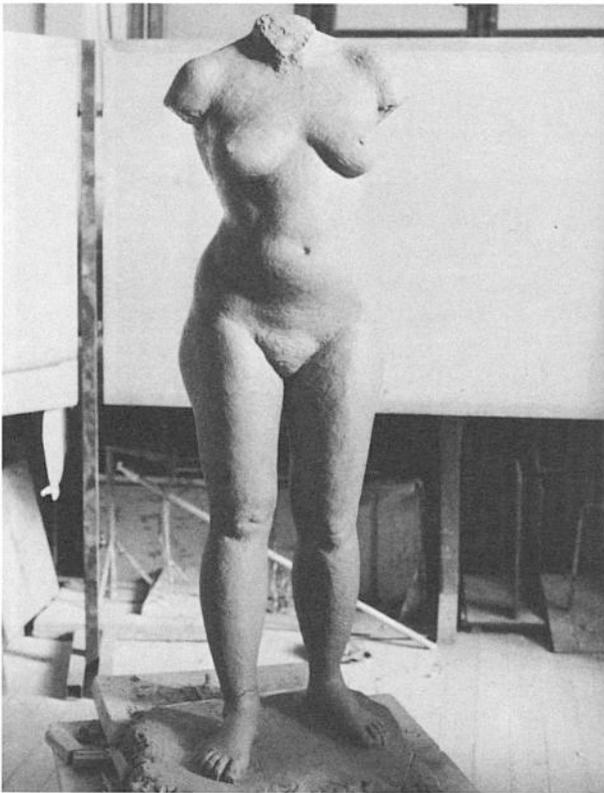


Danielle GUICHARD

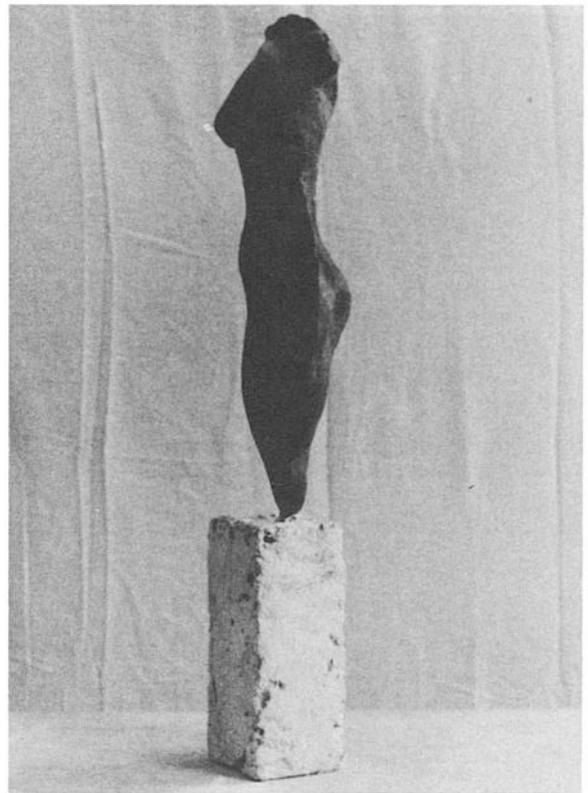


Sabine PINGET

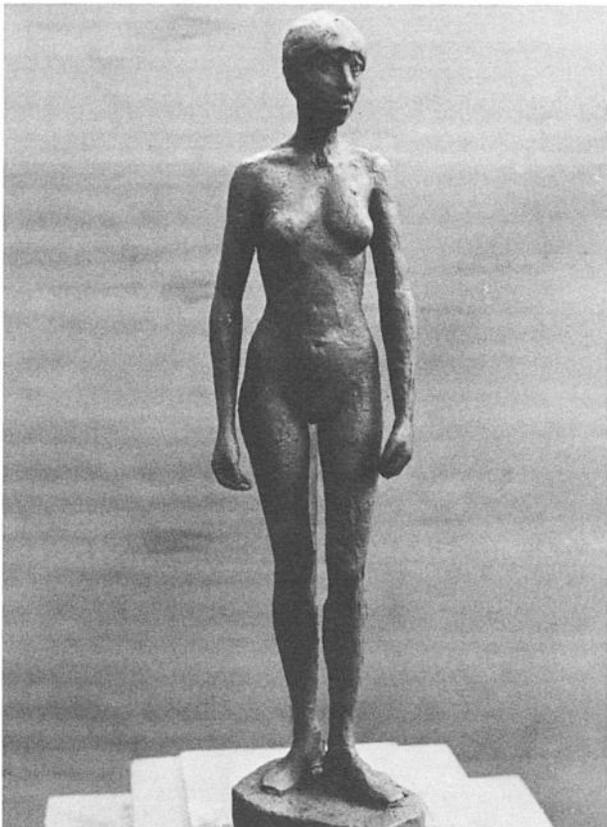




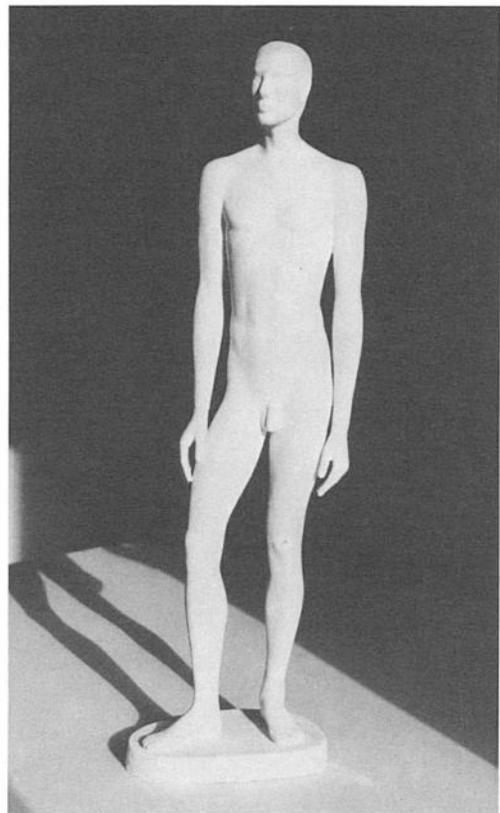
Isabelle BATTOLLA



Luis do los RIOS



Milos JIRANEK



Monique PEDIMINA



SURVOL DE L'AFRIQUE DU SUD

Par Marc Dugerdil

M. Dugerdil



Avec mon fils Yves, "mordu" du vol à voile, nous avons décidé de participer aux *South Africa National Gliding Championships 1978* à Vryburg, en Afrique du Sud.

Les joies du vol à voile

Indépendamment du plaisir de se retrouver entre ciel et terre, à la chasse des nuages, dans un climat bien particulier, c'était aussi l'occasion de sentir le pouls de cette Afrique australe dont on parle tant. Voir les choses d'un peu haut et parcourir 9 000 km sur les routes de ce pays extraordinaire, permettent de se faire une idée des hommes et des choses. Pour les hommes, rien ne vaut la chaude camaraderie véli-vole, partagée pendant près de deux mois.

Tous les clubs étaient présents : ceux du Cap, de Welcom, Johannesburg, Durban, Bloemfontein, Port Elisabeth, etc... et même les Rhodésiens avaient bravé le risque de l'affreuse guérilla dont leur pauvre pays est affligé. Quels conseils et quelle entraide pour les rares Suisses et Allemands qui venaient se mesurer dans leur ciel, sur un territoire vaste comme vingt-huit fois la Suisse !

Bien sûr, le vol à voile est un sport d'équipe et toujours et partout, les Sud-africains ont fait preuve d'une attention touchante lors d'ennuis dus à la langue ou lorsque, perdus dans la nature, nous avions recours à eux.

Un jour, à 200 km du point de départ, c'est une famille sympathique qui m'héberge jusqu'au lendemain, en attendant l'arrivée de l'avion remorqueur.

Yves pose à plus de 300 km, dans une plantation de coton et est accueilli à bras ouverts par le fermier, qui va chercher sa camionnette pour tirer le planeur en bordure du champ. D'autres fois, des Noirs, en famille, avec de grands rires, se précipitent pour donner un coup de main et tirer la corde qui nous sortira d'un champ de maïs.

Ainsi, jour après jour, dans le triangle de Welcom, Kimberley, Fleuve Orange et Vryburg au Nord, nous avons parcouru ce pays captivant et essayé de le comprendre.

Le pays vu de haut

Depuis les airs, entre 3 000 et 4 500 m., l'impression est celle d'une immensité très peu peuplée (15 habitants par km²). En été, la température est assez élevée : 30 à 39° (décembre et janvier). L'hiver, il gèle quelquefois. Quant au climat, il est sec, trois fois moins de pluie que chez nous. Le sol est occupé en grande partie par d'immenses pâturages, avec buissons et termitières. Ici ou là, une ferme, seule tache verte à l'horizon, avec ses grands eucalyptus autour des bâtiments et ses terrains de culture rouge ocre. En général, la ferme est à cheval sur



une petite rivière, coupée de quelque barrages destinés à retenir l'eau tombée pendant les rares périodes de pluie ou lors d'un orage. Certaines régions privilégiées en bordure des deux fleuves Waal et Orange, peuvent se payer le luxe de la culture irriguée. Elles paraissent paradisiaques à côté du reste, où l'on ne voit souvent que des troupeaux de moutons. Naturellement, la côte, séparée du grand plateau central situé à 1 400 m. par une chaîne de montagnes, est plus tempérée et humide, plus méditerranéenne en quelque sorte, avec d'immenses forêts de pins et d'eucalyptus.

La *Garden Road* entre le Cap et Port Elisabeth, que nous avons parcouru en fin de séjour, est particulièrement remarquable.

Nous n'avons pas oublié la région du Cap et son important vignoble dont 200 ha. appartiennent à un ami, authentique vaudois, ancien camarade d'école d'agriculture. Je puis garantir que ses vins étaient excellents. En Afrique du sud, les rouges Cabernets, Pinot, etc..., le blanc Riesling et autres, se trouvent dans tous les hôtels et restaurants. A condition qu'ils aient l'autorisation de vendre de l'alcool. D'ailleurs, si ce n'est pas le cas, il est admis que le client apporte lui-même la bouteille de son choix. Comme quoi, il y a toujours des arrangements avec le "Ciel" !

En remontant la côte de l'Océan Indien, en direction de Durban, le climat se réchauffe et les pluies sont plus fréquentes. L'Est connaît la canne à sucre, la production d'agrumes et de bananes.

Et l'"Apartheid" ?

Rentré à Genève, mes amis m'ont naturellement posé l'inévitable question : "Et l'"Apartheid", et les Noirs, n'est-ce pas dangereux ?" J'ai dû sourire, car en fait c'est vrai, l'"Apartheid" est certainement un problème préoccupant. Mais, à vrai dire, le pays est tellement grand, les Noirs, les Blancs, les Colorés, les Chinois, tellement dispersés, que l'on s'aperçoit à peine des problèmes ; en tout cas beaucoup moins que dans l'esprit de certains Européens, ou d'organisations cherchant une occupation et désirant faire sensation.

Dans les grandes villes industrielles, notamment, les choses se présentent certainement différemment. Encore faudrait-il distinguer les phénomènes dus à l'"Apartheid" et ceux provenant de conflits sociaux qui sont le lot de toute agglomération industrielle que ce soit à Paris, New York, etc... La Suisse a bien eu aussi ses étrangers à peine tolérés et elle en a renvoyé une bonne partie chez eux.

Les Sud-africains aussi ont leurs travailleurs venant de l'extérieur et nous leur donnons des conseils ! L'Afrique du Sud compte 25 millions d'habitants : 69 % de Noirs, 18 % de Blancs, 10 % de Colorés (Malaisie), 3 % d'Indous et même quelques Chinois. Avec ces populations si diverses attachées à vingt religions différentes et autant de langues, que de problèmes pour les faire cohabiter aussi harmonieusement que possible ! Une génération y suffira-t-elle ?

C'est l'apartheid peut-être, mais plutôt des "mondes parallèles", selon l'expression du journaliste Claude Monnier ; des mondes avec leurs traditions, leur mentalité, aussi différentes que l'est le jour de la nuit. Pourtant, pouvant comparer avec une visite en Afrique du Sud d'il y a huit ans, nous avons constaté de sensibles progrès dans l'évolution des choses.

A notre étonnement, au cours de nos déplacements, dans nos hôtels, quelques tables étaient occupées par des Noirs. Dans les banques, en campagne comme en ville, des Noirs viennent faire leurs affaires. Partout aussi, de nombreux Noirs circulent au volant de leur voiture, souvent bondée de gosses, même ici ou là en Mercedes. Sur les plages, il n'est pas rare de voir s'ébattre Blancs et Noirs. On a le sentiment qu'une classe moyenne noire se forme petit à petit. L'Université noire existe. Dans bien des écoles, les enfants blancs apprennent le bantou pour essayer d'avoir de meilleurs contacts avec l'autre jeunesse.

Les Noirs d'Afrique du Sud ont tout de même le plus haut niveau de vie de toute l'Afrique et ils en sont parfaitement conscients, surtout depuis qu'ils constatent les résultats obtenus dans les pays voisins, soit-disant libérés. Ils réfléchissent et chacun voudrait bien trouver la solution, le dénominateur commun à tous ces mondes parallèles.

Les Blancs d'Afrique du Sud sont amers en constatant que même leurs "frères européens" ne les comprennent pas et leur adressent des critiques souvent injustifiées et non réalistes.

En deux mois, j'ai essayé, en dehors des hôtels et des aéroports, de sentir ce qu'est la vie sud-africaine et comprendre ses difficultés. J'ai conscience que rien n'est parfait, que le chemin est encore long, mais je sais aussi que la volonté de trouver une solution est bien là. Quelle solution ? Dans un contexte aussi incroyablement complexe, avec des gens qui pensent et vivent si différemment, elle est difficile à trouver.

Suite en page 22.



AUX AMIS DE L'OPERA ET DE LA DANSE

Jean Starobinsky et la Flûte enchantée

La Flûte enchantée — dont Gœthe disait déjà qu'elle peut procurer un plaisir simple à la foule, et garder des trésors secrets pour les initiés — aura permis à Jean Starobinsky, de présenter une démonstration dont la subtilité est pour le moins égale à celle du livret d'un opéra qui n'en est pas un ! En effet, on assiste purement et simplement à une cérémonie initiatique dont le sens peut échapper au spectateur non averti et qui a fait croire longtemps que l'action était d'une rare invraisemblance. Or chaque ligne du livret et chaque ligne de la partition est chargée de signification, bourrée de symboles dont il importe de comprendre la signification si l'on veut que son plaisir soit complet... C'est à quoi s'est attaché Jean Starobinsky au cours d'une conférence qui avait attiré une foule invraisemblable — il fallut même le deuxième sous-sol de l'Athénée et retransmettre l'exposé par haut-parleur — et avide de saisir le sens du singspiel de Mozart et Schikaneder. On ne m'en voudra pas de ne pas résumer une conférence dont chaque phrase mériterait une exégèse : je renvoie mes lecteurs au programme du Grand Théâtre et plus particulièrement au texte de Jacques Chailley « La Flûte enchantée, opéra maçonnique » ainsi qu'au No 1 d'Opéra Avant-Scène de Janvier 1976 : ils y trouveront tous les éléments leur permettant de saisir le sens profond de cette Flûte qui n'est ni une bluette mystique ou religieuse, ni une farce métaphysique et encore moins un conte de fée ou un spectacle de marionnettes. Laissant donc de côté le symbolisme maçonnique des personnages tel qu'il a été démontré, je tenterai plutôt de démontrer le mécanisme d'une action véritablement déconcertante et de reconstituer patiemment un puzzle magique !

L'ACTION

Les faits antérieurs au lever du rideau sont importants pour la compréhension du livret. Le père de Pamina, avant de mourir, avait remis le cercle solaire, insigne du pouvoir à Sarastro. Mais la reine de la nuit refuse cette situation et va tenter de s'emparer du pouvoir. Sarastro enlève alors Pamina qui est véritablement l'héritière du roi du soleil.

Au premier acte, on constate que le prince japonais Tamino a été choisi par la reine de la nuit afin de retrouver et délivrer Pamina. Les suivantes de la reine de la nuit donnent au prince le portrait de Pamina : il en tombe immédiatement amoureux. Il se met immédiatement à sa recherche, avec Papageno, non sans que tous deux aient reçu une flûte — taillée jadis par le père de Pamina dans un chêne millénaire au milieu du fracas de la foudre et de la tempête — et un glockenspiel : instruments magiques qui les protégeront contre tous les dangers. Cette flûte a tant de pouvoir qu'elle réussit même à fasciner les animaux sauvages qui apparaissent à la 15e scène. Quant au chemin, il leur sera montré par trois jeunes garçons qui les conduisent au temple de Sarastro. Au 2e acte, Sarastro dévoile aux initiés que Pamina et Tamino, après avoir subi toutes épreuves prescrites (terre, air, eau et feu) deviendront le couple royal qui prendra sa succession. L'une des épreuves sera celle du silence que Tamino franchit facilement, Papageno lui échoue et n'accèdera pas au niveau supérieur de l'initiation : que lui importe d'ailleurs puisqu'il trouve en Papagena le rêve de sa vie. Une autre épreuve, à laquelle résiste Tamino : elle a reçu de sa mère l'ordre de tuer Sarastro, mais s'y refuse. Finalement la reine de la nuit est anéantie : Tamino et Pamina sont enfin réunis, tout com-

me Papageno et Papagena et « Les rayons du soleil chassent au loin la nuit, détruisant le pouvoir traîtreusement conquis ».

Un mot encore : le livret de Schikaneder n'aurait jamais survécu sans la musique de Mozart, mais peut-être que la partition de Mozart n'aurait pas été ce qu'elle est sans le livret. Il est vrai que Schikaneder que l'on félicitait pour le succès de la Flûte enchantée répondit : « Oui, mais il aurait été bien plus grand sans Mozart »...

A.H.

LE COURRIER
14 mars 1979

JOURNAL DE GENEVE
21 mars 1979

CONFÉRENCE

Saint-Simon, témoin passionné

AVEC bonheur, la Société des amis suisses de Versailles et la Classe des beaux-arts avaient fait appel à M. Georges Poisson, conservateur en chef du Musée de l'Île-de-France à Sceaux, écrivain, professeur, qui offrit à ses auditeurs une présentation vivante et substantielle du duc de Saint-Simon, l'auteur des *Mémoires* que chacun connaît. Le conférencier évoqua les origines et la formation de son personnage préféré, puis défini sa conception d'une société hiérarchisée, où chacun devait se maintenir dans sa classe sociale sans chercher à s'élever. Au sommet, les ducs et

pairs détenteurs de privilèges sacro-saints, mais tenus d'honneur de servir le Roi, par les armes, (Saint-Simon sera colonel à dix-huit ans) et par des fonctions de gouvernement. En quoi il s'oppose à Louis XIV qui favorise l'ascension des bourgeois, plus maniables que les nobles.

Très jeune aussi, il se passionne pour les documents d'archives, accumule notes et fiches en vue d'écrire des mémoires, projet auquel il renonce bientôt par scrupule chrétien, sur l'avis de son directeur spirituel, l'abbé de Rancé, à qui le lie une durable affection qui l'honore. Une carrière mili-

Suite en page 22.



De g. à dr. :

Michel BARDE, Jeanne HERSCH,
René DELACUISINE, Rodolphe
ECKERT et Paul LADAME.

(Photo Jean von Mühlennen)

"Le public n'est pas
une masse anonyme." ↓

Lors des deux débats du
mois de mars, les modé-
rateurs habituels ont dû
remplacer des orateurs
défaillants. Ils ont été
eux-même brillamment rem-
placés par leurs Vice-
présidents :

René DELACUISINE pour la
Classe A+A et Robert L.
SAMUEL pour la Classe
I+C. Le public leur a
fait fête. La relève est
assurée. Bravo et merci.



L'OBJECTIVITE, NOTION SUBJECTIVE

Lorsque l'on organise un débat intitulé « Les mass media sur la sellette », il serait souhaitable que toutes les parties concernées soient présentes. Ce ne fut pas le cas, lundi soir. Mais la faute n'incombe pas aux organisateurs, la Société des arts en l'occurrence, puisqu'ils ont tout tenté pour que la télévision soit présente. Las ! toutes les démarches se révélèrent vaines,

C'est Mme Hersch qui part au combat. On dit que l'objectivité n'existe pas. Pour elle, ce n'est pas évident. Il faut la trouver et chercher le dialogue. Il existe un malaise entre la télévision et le public (la radio est également concernée). Mme Hersch attend des médias, non pas un reflet de la société, mais une possibilité d'être dérangés dans ce que nous sommes. Il existe un manque flagrant d'objectivité ou, plutôt, une non-objectivité qui va toujours dans le même sens. Elle demande donc plus de diversité, surtout à la télévision où elle estime que les réalisateurs mettent tout

en question en refusant qu'eux-mêmes le soient.

GENEVE A DE LA CHANCE

De son côté, M. Rodolphe Eckert, rédacteur en chef de notre journal, estime que Genève a la chance de disposer de cinq quotidiens pour quelque 300 000 habitants. Il relève que c'est un fait unique en Suisse, voire dans le monde, compte tenu du nombre de lecteurs potentiels. Il se déclare cependant d'accord avec Mme Hersch en ce qui concerne la diversification insuffisante dans les mass media. La télévision surtout, mais aussi la radio nous proposent un éventail d'informations et de commentaires plus restreint que la presse. Pour ce qui est du quotidien, le rédacteur en chef du « Courrier » précise qu'un journal est aussi une affaire commerciale dont les budgets sont souvent limités. En conséquence, le nombre, voire la qualité des informations et commentaires sont limités.

CE 4e POUVOIR

M. Michel Bardé, pour sa part, rappelle que les mass media sont réellement ce 4e pouvoir dont tout le monde parle et qu'à ce titre, les journalistes et les éditeurs sont constamment courtisés par des partis politiques ou des groupes d'intérêt. Les rédacteurs ne résistent pas toujours et on ne peut que les enjoindre à mesurer leur responsabilité. En pratique, il constate que souvent le commentaire n'est pas séparé de la relation du fait.

LE LECTEUR EST LIBRE

Le professeur Ladame plaide non coupable. Le lecteur est libre de choisir son journal ou de tourner le bouton de son téléviseur. Selon lui, les mass media sont irresponsables car elles s'adressent à tout le monde, donc à personne. Les mass media, c'est un jeu de cache-cache et la radio et la télévision se lancent dans de pauvres tentatives destinées à donner un visage à une masse qui n'en a pas.

Christian Butty

COURRIER, 21 mars 79.

Vu l'abondance de matière, nous n'avons pas pu reproduire tous les articles, ni citer intégralement ceux que nous avons reproduits. Voir également les prochaines pages. En particulier les lettres de collègues attentifs aux débats et pertinents dans leurs critiques.



à la Société des arts de Genève

limites du gigantisme scientifique

● le cas du CERN



On le sait, la Classe de l'industrie et du commerce de la Société des arts a organisé pour la saison 1978-1979 un cycle de conférences-débats sur les limites du gigantisme. Pour la séance de lundi dernier, elle avait fait appel à deux grands savants français, MM. Pierre Auger et Lew Kowarski, qui tous deux ont joué un rôle de premier plan dans la création du CERN. Hélas, atteints dans leur santé, l'un et l'autre ont dû se désister. Il a fallu donc improviser. M. Jean-A. Mussard, président de la classe, s'en est fort bien tiré. S'inspirant notamment de «Réflexions sur la science», sélection d'écrits et de conférences de Lew Kowarski, il parla en quelque sorte au nom de ce dernier. Thème de la soirée: les limites du gigantisme scientifique.

trop de...

M. Mussard commença par rappeler qu'avant la dernière guerre mondiale, un laboratoire scientifique comptant une cinquantaine de chercheurs était quelque chose d'insolite. Aujourd'hui, un tel effectif apparaît ridiculement bas. Quant aux dépenses des pouvoirs publics pour la recherche, elles ont suivi une courbe exponentielle, avec doublement tous les cinq ou six ans. Une telle évolution a des avantages, mais aussi de sérieux inconvénients. C'est elle qui a incité Weinberg, ancien directeur des laboratoires d'Oakridge, à créer l'expression de «big science», en lui donnant un sens péjoratif, et à dénoncer les excès du gigantisme scientifique: trop de publications, de sorte que les chercheurs ne peuvent plus tout suivre; trop d'argent; beaucoup trop d'administration, ce qui fait que les savants perdent énormément de temps (participation à des comités, rédaction de rapports, etc.). Trois ans après Weinberg, John Adams, alors directeur du CERN, en est venu à parler de «mégalo-science». Et de déclarer qu'il n'était plus possible de compter sur un doublement des budgets de recherche tous les cinq ans et que «la croissance exponentielle, c'est fini»!

efficace parce que grande!

M. Charles Peyrou, physicien, ancien directeur du département des chambres à traces du CERN, avait accepté de se faire, au pied levé, l'avocat d'office du gigantisme. Improvisant avec brio, spirituel, il fit tout d'abord remarquer que la querelle du gigantisme est une fausse querelle. Etre géant n'est pas toujours un

défaut. Du côté des adversaires du gigantisme, on daube sur le dinosaure, présenté comme l'exemple type d'un être excessivement grand et inadapté à la vie. On oublie tout simplement que le dinosaure a vécu 2 millions d'années, alors que l'humanité n'en est qu'à son premier million!

Il faut aussi savoir de quel gigantisme l'on parle. Il peut s'agir de la grande taille, sans plus; du gigantisme des machines, comme au CERN; de l'ampleur de l'institution scientifique, qui n'est le plus souvent que la conséquence de la grande taille de l'appareil; ou encore, phénomène déplorable, de la grande institution scientifique pour le plaisir de la masse, mais sans grands moyens autour. Et M. Peyrou de donner le CERN en exemple d'une grande institution autour d'une grande machine qui, elle-même, ne peut donner de résultat que parce qu'elle est grande. Cela n'a rien de condamnable,

De g. à dr. :

Jean MUSSARD, Robert SAMUEL
et Charles PEYROU.

(Photo Jean von Mühlénen)

Article de Victor LASSERRE,
L'Ordre Professionnel,
9 mars 1979.

bien au contraire. Depuis qu'elle existe, et quand elle en a eu les moyens, la science a toujours utilisé au maximum les possibilités technologiques de l'époque où elle vivait. On peut dire qu'aujourd'hui le gigantisme est technologique; la science aurait grand tort de ne pas utiliser les possibilités qu'il lui offre. Certes, admit M. Peyrou, toute organisation a une taille critique... mais il est impossible de la connaître à l'avance. Et de signaler encore que la physique des hautes énergies a vécu la révolution attendue au cours des cinq dernières années, après vingt ans d'espoirs et de recherches qui avaient nécessité la mise en œuvre d'énormes moyens, tant humains que matériels. (L.)

Ce débat sur le gigantisme scientifique, ainsi que celui sur les Mass Media, ont provoqué de saines réactions, dans la presse et parmi nos membres. On en trouve des échos dans ce numéro. Mais il n'a pas été possible, faute de place, de tout reproduire.



La presse en question à la Société des Arts

Cette objectivité si subjective...

La Suisse

20 mars 1979

Il n'y a rien de plus difficile, pour un journaliste, de rendre compte d'un débat sur la presse. Surtout si ce débat est censé la mettre, cette presse, sur la sellette. Et surtout s'il est axé sur le concept d'objectivité. D'abord, on est tenté de se placer immédiatement en position d'accusé, donc de réagir, donc d'attaquer. Première attaque, en toute objectivité : pourquoi y avait-il si peu de représentants de ces « mass media » mises en question, hier soir à l'Athénée ? Bien sûr, Paul Ladame, président de la classe de l'agriculture et de l'art de vivre de la Société des arts, a été le premier à le déplorer. Mais quand même : est-ce judicieux d'accepter d'engager la discussion alors même que seul un journaliste (en l'occurrence Rodolphe Eckert, rédacteur en chef du « Courrier ») est là pour croiser le fer ?

Or donc, tout — ou presque — a tourné autour de cette idée d'objectivité dont chacun s'accorde à reconnaître l'inexistence. Pour le professeur de philosophie Jeanne Hersch, c'est regrettable, d'autant plus que la presse (et la critique concerne surtout la radio et la TV) tend à ressembler à un « village homogène » ;

dans ce sens, « nous voudrions être dérangés d'une manière plus diversifiée... ».

Pourtant, rappelle Rodolphe Eckert, la diversité de fait existe chez nous : avec cinq quotidiens, Genève constitue peut-être un cas unique au monde eu égard au nombre des lecteurs potentiels.

Pour Michel Barde, vice-président de la Nouvelle Société Helvétique, on doit renoncer à admettre une possibilité d'arriver à l'objectivité, ce qui ne serait pas souhaitable et tuerait la différence ; exceptée la toute petite partiel essentiellement factuelle d'une information, tout est commentaire. Et, justement, c'est là qu'entre en jeu la responsabilité du journaliste qui doit, qu'il le veuille ou non, admettre l'autocensure, « pour que la liberté ne devienne pas liberticide ».

Retournant la question, Paul Ladame estime que cette liberté, c'est celle du consommateur, libre indéfiniment ou presque de choisir, les « mass media » s'adressent par définition à la masse, « amorphe, sans visage défini ». Il plaide donc pour elles « non coupable, par irresponsabilité »...

Une nouvelle fois on a pu constater un fait à la fois inquiétant et réjouissant. Inquiétant, parce que la plupart de ceux-là mêmes qui en appellent à l'objectivité (on l'a constaté au travers du débat avec la salle) voudraient en réalité que cette objectivité réponde à leur propre subjectivité, et que dès lors, on n'échappe pas à une certaine intolérance ; réjouissant, parce qu'en fuyant l'étiquette pré-déterminée comme une savonnette mouillée, cette fameuse objectivité non réalisée rend encore possible chez nous la liberté de penser et d'écrire, ce qui n'est pas le cas dans tous les pays. On pourra une fois regretter que la presse eût été décortiquée et péremptoirement définie par des « donneurs de leçons » qui n'en voient que le résultat parlé, vu, écrit, sans peut-être connaître d'une manière suffisamment intime tous les éléments de son élaboration. Et puis, il faudrait aller bien au-delà d'un tel débat, quelle que fût la qualité de ses protagonistes, pour cerner réellement les implications sociales du « quatrième pouvoir »...

Maxime CHATENAY

Quelques jours après notre débat du 19 mars sur les Mass Media, où l'on a regretté l'absence des responsables de la télévision, le FORUM HELVETICUM, animé par l'ancien président de la Confédération, M. Hans-Peter Tschudi, organisait à son tour un débat sur un sujet analogue. La TV y était représentée par son Directeur-général, M. Stelio MOLO, dont on lira ci-dessous une déclaration, citée par le correspondant à Berne de "La Suisse". Elle répondait à des participants qui, selon la même source, se seraient exprimés comme suit :

Un écrivain zurichois, vendredi : la télévision est devenue une monstrueuse bureaucratie, fermée à la culture et aux artistes.

Une féministe : il y a quatre ans, lors du congrès des femmes de Berne, la télévision avait accordé une importance disproportionnée à un minuscule anticongrès qui se déroulait en marge.

Stelio Molo, directeur général de la SSR. « Nous sommes submergés par les plaintes des auditeurs et des téléspectateurs. Il est maintenant urgent de créer une autorité de plainte indépendante de la SSR. Nous ne pouvons pas être juge et partie. Cette autorité de plainte ne doit pas attendre l'article constitutionnel ».

LA SUISSE

31 mars 1979

Suite de la page 17.

taire modérée, un mariage avec Gabrielle de Lorge qui sera un exemple rare alors d'amour conjugal et de fidélité, puis il pénètre à la cour, ayant obtenu un appartement à Versailles, ce qui l'introduit dans la vie du palais où il voit, écoute, saisit tous les secrets les intrigues dont il fera son butin. Louis XIV qu'il estime, mais juge aussi, vieillissant, Saint-Simon se préoccupe de la succession royale : le médiocre Grand Dauphin disparaît, le jeune duc de Bourgogne, son préféré, meurt aussi. Ce sera l'avènement, dès 1715, du petit Louis XV sous la régence de Philippe d'Orléans, ami d'enfance de Saint-Simon qui l'aime en déplorant sa faiblesse morale : époque d'espoir, avec l'intéressant projet de « polysynodie » que la noblesse décadente est incapable de soutenir. Saint-Simon déçu s'écarte, se confine dans des missions honorifiques dont l'une, auprès de Philippe V, lui vaudra pourtant la grandesse d'Espagne et la Toison d'or.

L'activité littéraire le ressaisit, la découverte du Journal de Dangeau l'incite à reprendre son projet de Mémoires : ainsi, faute d'une fière descendance — ses deux fils sont chétifs — laissera-t-il une œuvre qui lui survivra. Retiré à Paris, il s'y voue pendant dix ans (1739-1749) et meurt, veuf inconsolé, bon chrétien, en 1755, à l'âge de quatre-vingt ans.

En conclusion, M. Poisson pose la question de la valeur historique, véridique des Mémoires ; tempérament fantasque, impulsif, Saint-Simon s'est souvent trompé dans ses jugements, mais sincèrement si l'on peut dire, sans calcul, emporté par sa passion. Si son œuvre appelle des retouches de détail, elle n'offre pas moins un incomparable tableau du milieu et de l'époque qu'elle décrit dans un style de grand écrivain.

Marguerite Maire

CELA LAISSE BIEN AUGURER DU DEBAT PREVU PAR LA CLASSE DE L'INDUSTRIE ET DU COMMERCE le 7 MAI!



Un de nos plus anciens et de nos plus fidèles membres, M. F. BILLON, ingénieur a bien voulu mettre par écrit ses commentaires à la suite des deux derniers débats. En voici de larges extraits :

Débat du 5 mars 1979 sur le GIGANTISME :

Très intéressant votre débat (...) peut-être un peu trop centré sur le seul cas du CERN, donc très particulièrement limité. La contribution écrite de M. Eric CHOISY a donné un aperçu de ce qui se produit lorsque les réalisations dépassent certaines limites, auxquelles la Science se devrait de dire : "Pas plus loin !" Pensons aux grands hydravions de LATECOERE, qui ont tous eu une fin tragique.

Les petits ballons dirigeables, de la fin du siècle dernier, n'ont guère eu des difficultés. Mais les énormes "ZEPPELIN" ont tous mal fini. GIGANTISME !!

Les Anglais, avec leur "SHENANDOW" n'avaient pas mal réussi. Mais, voulant le rendre capable d'aller d'une traite de Londres à Bombay, ils l'allongèrent de 20 ou 25 m., contre l'avis formel de plusieurs ingénieurs du Ministère de l'Air. Vous savez qu'il partit un soir pour les Indes et que, pris dans un remous, il percuta une colline en France, peu après avoir traversé la Manche et ce fut la catastrophe. GIGANTISME !!!

La tendance actuelle semble amener les constructeurs à réaliser des avions de plus en plus grands et plus rapides. Or, chacun le sait, en doublant les dimensions d'un appareil dont on est satisfait, les surfaces portantes et la surface de pénétration deviennent quatre fois plus importantes, mais le volume et le poids HUIT fois. Il y a divers moyens de limiter cette augmentation du poids, par des astuces de construction. Mais, malgré tout, le poids augmente plus vite que les surface. Alors : ATTENTION !

Chaque fois que j'ai eu l'occasion de voir de près, ou de monter, dans un tel appareil, je me suis permis de poser la question : "Si nous admettons qu'un petit appareil de chasse, capable de résister aux efforts provoqués par les acrobaties, comporte un coefficient de sécurité de CENT, quel est le coefficient de sécurité de cette machine-là ? " On n'a jamais voulu me répondre autrement que par des remarques comme : "Mais nos avions ne sont pas appelés à faire de l'acrobatie !" Alors, ici aussi, attention au GIGANTISME !

Débat du 19 mars 1979 sur les MASS MEDIA :

On a beaucoup parlé de l'attitude objective que la société désire voir prendre par les rédacteurs et les commentateurs. (...) Ne croyez-vous pas que l'objectivité n'est pas de ce monde ? Les êtres humains sont trop différents les uns des autres pour que l'objectivité, avec un "O", ou l'impartialité, avec un "I" majuscules, puissent être réalisable. (...) Chacun a subi l'influence du milieu dans lequel il a été formé, ou bien celle du milieu où il a choisi de vivre : il aura donc "son" objectivité, "sa" manière de voir, "son" impartialité. Ces notions diffèrent sensiblement d'un individu à l'autre.

Il m'a été donné de le constater bien souvent, au cours de mes activités d'ingénieur-conseil, dans toutes sortes d'industries. Souvent, en recevant la tâche de mettre au clair des questions de sécurité du travail, il me fallait obtenir des précisions, lorsque des accidents s'étaient produits. Les rapports des témoins oculaires concordaient rarement entre eux. Parfois même ils se contredisaient, chacun ayant vu les choses à sa manière. Pour approcher de la vérité, j'ai remis à chaque cadre un carnet, dont la page de gauche était réservée aux faits, celle de droite aux commentaires. Des différences se produisirent encore, mais il fut possible de beaucoup mieux cerner les conditions effectives dans lesquelles le fait s'était produit. Mais les commentaires ont démontré que l'objectivité est un but inaccessible. Ne demandons donc pas l'impossible aux Mass Media. Contentons-nous de les savoir honnêtes avec eux-mêmes et avec ceux à qui ils s'adressent.

F.BILLON, ing.



Un ami belge, travaillant dans un hôpital de Durban, me disait : "Il y a six ans que je suis là et je n'ai pas encore pu comprendre la mentalité noire."

Pour toutes ces raisons, même en tenant compte de la relativité de mes renseignements, je suis effaré de la réaction de trop de Suisses et d'Européens, qui n'ont sûrement jamais mis les pieds dans cette partie australe de l'Afrique, et qui tranchent pourtant de tout avec une assurance déconcertante. J'ai horreur des gens qui, calés dans leur fauteuil et satisfaits d'eux-mêmes, ont la manie de faire la leçon aux autres. Trop souvent l'idéologie remplace la réflexion objective et l'on condamne sans appel, sans s'occuper des suites possibles, or, ces suites s'appellent haine, anarchie, génocide et misère.

Les Blancs sud-africains doivent certes faire un sérieux effort de réflexion et d'imagination. Ils devraient, en premier lieu, abolir leur malheureuse loi d'apartheid.

Nous, Européens, avons le devoir de les aider, dans la mesure de nos moyens, à trouver le dénominateur commun.

Les quatre à cinq millions de Blancs, dont une partie a fuit les persécutions de leur propre pays, représentent à peu près la population de la Suisse, il y a peu d'années encore. Ces Blancs européens nous considèrent comme des amis. Prenons garde de ne pas les perdre. Au train où vont les choses, nos vrais amis se font rares dans le monde et nous pourrions le regretter.

Quant à moi, j'ai confiance dans leur bon sens. Les Sud-africains sont travailleurs, durs avec eux-mêmes, avertis des pièges de l'existence. Leur jeunesse est décidée à faire face à toutes les situations.

J'ai vu comment les fermiers ont mis en valeur des terres souvent ingrates, condamnées par la sécheresse. Avec de tels hommes, on ne peut pas désespérer.

Au terme de ces notes de voyage, mon seul vœu est qu'ils réussissent la gageure de trouver pacifiquement la vraie solution, même s'il faut plus de cinquante ans. L'Europe moderne n'a-t-elle pas demandé près de deux siècles de dur travail pour s'édifier ?

Marc Dugerdil

10 bonnes raisons de choisir l'émetteur-récepteur portable

WILSON HH-250C

pour votre réseau de télécommunication VHF:

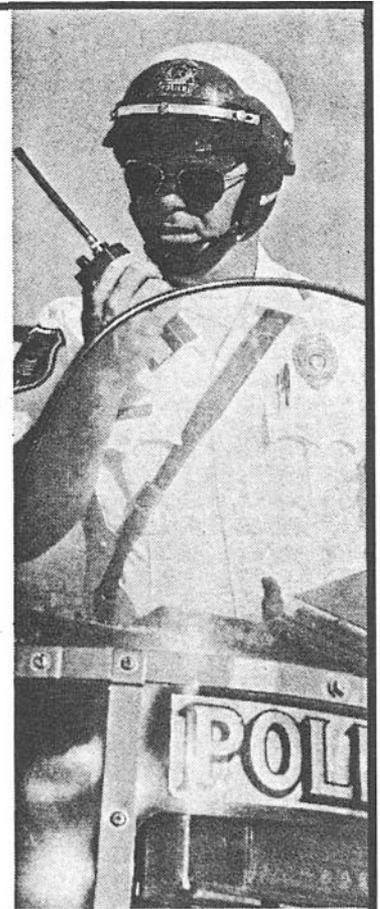
- ① Dimensions réduites: 150x45x62 mm
- ② Léger: 450 g (avec accumulateur)
- ③ Solide: boîtier Lexan
- ④ Puissant: 2,5 W HF
- ⑤ 4 canaux commutables
- ⑥ Ultrasensible: récepteur à transistors à effet de champ
- ⑦ Résistant à la température (-30° à +60°) et à l'humidité (95%)
- ⑧ Charge rapide des accumulateurs (4 hs)
- ⑨ Fabriqué entièrement aux USA
- ⑩ Homologué et approuvé par les PTT suisses

Pour tout renseignement, veuillez vous adresser à:

INTERAM TÉLÉCOMMUNICATIONS

INTERAM & CIE - 23, route des Jeunes - 1227 Carouge - Tél. 022/42 48 10

Agence générale pour la Suisse



L'ART

DE

MIEUX

VOYAGER



votre agence : 9, RUE DE BERNE 1201 GENEVE



photographe rue de berne 25 1201 genève téléphone 32 74 33

jean von muhlenen



" Cavalier montant en selle ", par L.A. BRUN
dit Brun de Versoix, 1758 - 1815 ,
Lithographie publiée à l'occasion du deuxième
centenaire de la Société des Arts, 18 avril 1976

UNIQUE EN SUISSE : GRANDS FILMS CLASSIQUES SUPER 8 CINE SONORE

***** EN LOCATION et VENTE

Cinémathèque/Le choix le plus important

photos publicitaires et industrielles - reportages - agrandissements géants, noir et couleur - prises de vues
cinéma - fournitures de matériel photo et ciné, toutes marques

L'Industrie Métallurgique

ÉLÉMENT DU DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE DE GENÈVE



L'Union des Industriels en Métallurgie
du Canton de Genève groupe :

- 54 entreprises occupant 11000 personnes
- L'exportation constitue la caractéristique de l'industrie genevoise des machines et appareils qui fabrique une grande variété de produits de haute qualité.

DOCUMENTATION

INFORMATION

U.I.M. 9, rue Boissonnas, 1227 Genève-Acacias tél. (022) 43 93 70



Patek Philippe.
Parce qu'au sommet, il n'y a de place
que pour un nom.